

Note présentant le projet de traduction de Laurențiu Malomfălean

Après avoir fini la traduction du volume *Réparer les vivants* de Maylis de Kerangal, je me suis dit que je vais travailler tout de suite sur son dernier roman aussi, *Un monde à portée de main*. Les versions roumaines des deux œuvres seront publiées en conditions exceptionnelles aux Éditions Litera, dans leur collection de littérature étrangère.

Les défis posés par l'écriture de Kerangal, avec sa phrase musicale, sensuelle et envoûtante, soulèvent des difficultés propres à n'importe quelle langue cible. L'énergie aspirante de l'auteure embrasse la technique et le poétique, le sensible et l'intellectuel, dans un mélange de précipitation et d'acuité extrême, de sorte qu'on ressent le crépitement des apparences dynamité par des éclairs de lucidité, cette vélocité des mots qui s'entrechoquent et se fondent comme dans une chanson rock.

Après une brève introduction, *Un monde à portée de main* se déploie en trois grandes parties : « imbricata », « le temps revient » et « dans le rayonnement fossile ». À travers les presque 300 pages du livre, on suit les pas de Paula Karst, une jeune étudiante qui décide de faire une école d'arts appliqués à Bruxelles, en se spécialisant dans les décors et le trompe-l'œil. Au cours de cette formation, elle se lie d'une amitié durable avec deux condisciples, Jonas et Kate, et découvre toutes les techniques de représentation picturale des matières, qu'elles soient minérales, végétales ou bien animales. S'interrogeant sur cette autre approche de la peinture, qu'elle vit de manière extrêmement sensitive, la protagoniste finira – après divers projets la menant à réaliser des décors pour les studios cinématographiques romains de Cinecittà ou la restauration de peintures décoratives d'un palais de Moscou – par remonter aux sources de la représentation du monde en participant à la création de la dernière réplique de la grotte de Lascaux (dont la relative proximité de Bordeaux ne pourrait que susciter mon intérêt pour une possible visite pendant mon séjour à La Prévôté).

Dépassant la simple rigueur documentaire, Maylis de Kerangal a toujours aimé infiltrer dans l'imaginaire de ses mondes romanesques des univers aux antipodes du sien, s'appropriier les jargons particuliers, explorer de façon persistante les techniques de pointe, observer les émotions à l'assaut du savoir-faire scientifique. Après l'ingénierie des Ponts et Chaussées (*Naissance d'un pont*), ou la médecine des greffes d'organes (*Réparer les vivants*), elle ouvre cette fois grand les yeux sur l'art de la peinture, en accord parfait avec son écriture visuelle, flamboyante mais assurée jusque dans ses tâtonnements – et cela, comme on l'a souvent fait remarquer, au plus près de la matière.

En résumant, les risques et les enjeux de ce projet de traduction sont posées par un style tout à fait idiosyncrasique, mais aussi par un vocabulaire toujours spécialisé. Puisqu'on parle dans ce cas de l'art, au sens le plus propre du terme.